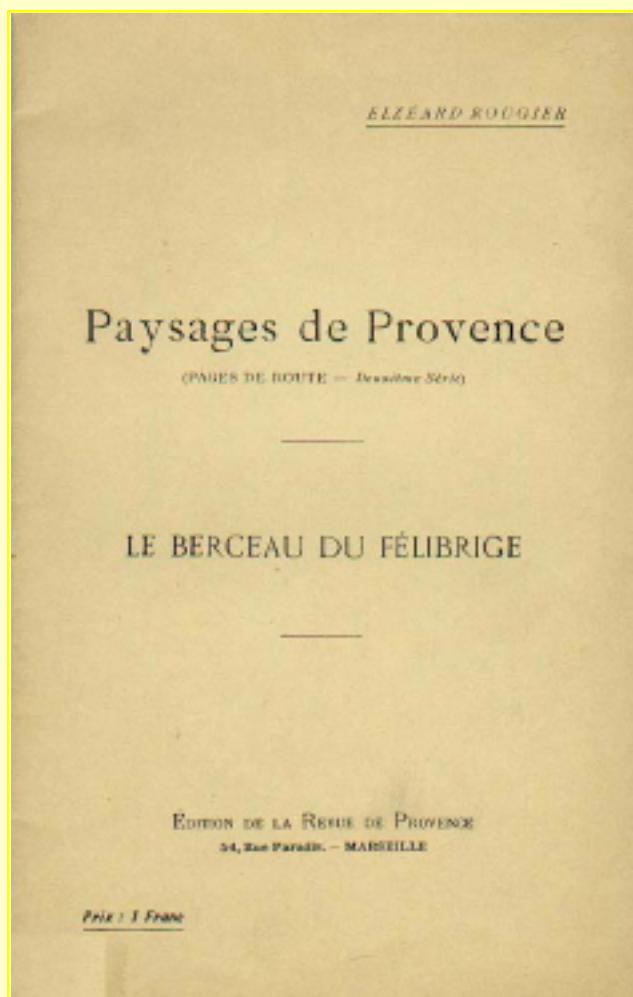


Elzéard Rougier

Paysages de Provence *Le berceau du Félibrige*



C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang

<http://www.lpl.univ-aix.fr/ciel/>

Elzéard Rougier

Paysages de Provence
Le berceau du Félibrige

Marseille
Ruat - 1924

LE BERCEAU DU FÉLIBRIGE

**CHATEAUNEUF - DE - GADAGNE. — CHEZ LE POETE ANFOS TAVAN.
FONT - SEGUGNE (en VAUCLUSE). — LA FONDATION DU FÉLIBRIGE. —
AUBANEL ET ZANI. — LA FIN D'UN GRAND AMOUR.**

Entre Cavaillon et Avignon, presque à égale distance, c'est Font-Ségugne, coin discret, fraîchement lumineux, nid de verdure dans les bergeries vauclusiennes. En y venant de Marseille, par Salon, on traverse un morceau de Crau prospère, où les cailloux roulés par la Durance luisent aplatis entre une herbe courte et savoureuse, si savoureuse que les moutons doivent regretter la Provence, au moment du grand voyage alpin. Le chemin de fer passe devant des mas, en mai, voilés de pampres, et s'arrête à de petites gares pomponnées de roses. On entre bientôt dans la région ombreuse des platanes. Voici l'Isle-sur-Sorgue toute sillonnée d'eaux bondissantes ou paresseuses, d'où les pèlerins se rendent à la Fontaine de Vaucluse; voici le Thor, dont la vieille église est une châsse d'un prix inouï; voici Châteauneuf-de-Gadagne.

On descend du train, et Font-Ségugne se trouve à deux pas.

Mais Gadagne est lui-même un gai pays félibréen. Là habite le poète Alphonse Tavan, un des sept fondateurs du Félibrige. Quel meilleur cicéron pour visiter Font-Ségugne, — Je vous y conduirai après déjeuner, me dit Alphonse Tavan, acceptez d'abord l'hospitalité de ma maisonnette. Nous entrons, le couvert est déjà mis. Mon hôte est un grand poète, son recueil: Amour et plour, le prouve éloquemment; c'est aussi un aimable et heureux philosophe, mais dont la philosophie ne se borne pas à bien profiter de sa vigne et de ses fleurs, très souvent il pense et relève la tête, pour regarder vers le clocher de son village bizarrement terminé par une sorte d'échelle qui servait jadis de télégraphe aérien. — Mon âme, dit-il, va parfois se poser sur le dernier barreau de cette échelle d'où, quand Dieu voudra, elle s'envolera un peu plus haut. Je suis résigné à toutes les volontés providentielles. Tenez, durant une de mes dernières maladies, j'ai composé un poème sur la Mort. Ne vous effarouchez pas, je vais vous le lire. Et, sans un frisson, tout naturellement, d'une voix cadencée et sereine, Alphonse Tavan me fait entendre des vers d'une plastique admirable et d'un sentiment religieux très élevé. Pendant ce temps, un plat exquis de veau aux petits pois odore, entre le vin rosé des carafons et l'eau de la Sorgue filtrant en perles à travers les urnes de grès. Tavan est l'élegiaque du Félibrige. Son vers paraît aisé, flexible, venu d'une coulée; il est cependant le résultat d'un long travail.

Impitoyable quant à la forme, comme un Théophile Gautier, Tavan n'écrit pas au propre un sonnet, un quatrain, avant qu'il l'ait caressé durant des journées.

Après un déjeuner de poètes, ils ne sont pas toujours de ciel bleu et d'eau claire — nous faisons une tournée dans Gadagne, dont les habitants, pour la plupart, travaillent aux champs. Dans les rues sèches, tortueuses et courtes, rien que de la solitude et du soleil; à peine, de temps en temps, une aïeule sur le seuil des portes ombragées d'un figuier odorant. Les quartiers supérieurs, abandonnés, torréfiés, décoiffés de leurs tuiles, s'émettent au pied de l'église une vieille construction romane collée aux ruines du Château et bâtie sur l'immense plateau de Camp-Cabèu sans cesse balayé de mistral ou rafraîchi de brise. De là le regard se promène sur un panorama de splendeurs. La campagne est heureuse et fertile, entre la molle Durance qui se devine et le Rhône fougueux qui se cache, là-bas, à seize kilomètres, vers Avignon. La Sorgue, venue du Rocher de Vaucluse, dans ce vert territoire, se prélassé sous des figuiers, des platanes, des saules, favorise des industries blotties dans des bosquets, arrose des jardinages plantureux et file sous des ponts barbus de mousses. Elle est la joie limpide, jamais lasse, de ces pays privilégiés; de tous temps, jardiniers, laboureurs, bergers la bénirent; depuis Pétrarque, les poètes, si nombreux sur ses bords, n'ont jamais cessé de la chanter. En me l'indiquant avec une sorte de filiale tendresse, Anfos Tavan murmure:

Bello aigo de Vaucluso
Qu'as refresca
Mi cambo jouino et nuso,
Qu'as espousca
Moun front revassejaire,
Quand tout finis,
Te touca, mes vejaire,
Rejouvenis!

Ces belles eaux coulent au pied de montagnes véritablement arcadiennes. Ces montagnes ceinturent à peu près tout le paysage; modestes d'abord, semblables à un frêle mur onduleux, elles se nomment les Alpilles; plus sauvages, ensuite, fantastiquement étagées en rudes pylônes, elles deviennent le Luberon qui se mire dans le colossal miroir de la Durance aux mille brisures. Au centre, c'est la montagne de l'Isle, la montagne d'amour, au bas de laquelle les ruines fantastiques du Castel de Touzon s'érigent sur un monticule formé, suivant la légende, d'une pierre, dont le Juif Errant allégea sa chaussure. Ensuite, c'est le Ventoux, le géant de ces Alpes inférieures, taillé comme un mausolée de héros, dominant ou plutôt menaçant la plaine. Oh! cette plaine, est-elle fortunée, La vigne y voisine avec le blé, les fourrages, toutes les primeurs, les meilleures asperges, les fraises les plus savoureuses du monde. Et partout des reliques d'art, de chevalerie et de piété. Les églises de l'Isle, du Thor, de Cavaillon, de Carpentras, de Monteux ont des tons roux de vieilles châsses.

Et que de villages: Pernes, Velleron, l'Isle, Lagnes, Orgon, Mollèges, Andiol, Cabannes, Verquières, Noves, Caumont, Jonquerettes, Saint-Saturnin, Vedène... Sous la lumière, les mas, les castels, les maisonnettes rustiques miroitent comme des milliers de petits cubes aux blancheurs africaines.

A présent le paysage, autour de nous, semble doucement s'émouvoir; les bosquets de Font-Ségugne nous attirent; ils sont là, à quelques pas seulement de Camp Cabèu, nous appelant par la voix des mille et mille oiseaux nichés dans les arbres et qui semblent tous chanter à la fois. On devine des mésanges, des fauvettes, des coucous, des merles; mais les rossignols sont les rois de ce paradis de feuillage. Un soir, Mistral écrivit ces vers en écoutant leur mélodie.

Dins lou castèu de Fontsegugne
I'a bon vin, bon oste, bon lié,
Lou roussignòu sout l'aglanié
Ié cacalejo de countùnio,
Pèr li mestre d'aquèu castèu
Canto, canto poulit aucèu,
Canto-ié ti cant li plus bèu.

C'était en mai 1852. Quarante-huit ans sont passés! Que de changements parmi les hommes et les choses du Félibrige! Quarante-huit ans sont passés! Le cadre adorablement champêtre de Font-Ségugne n'a rien perdu de sa fraîcheur et de sa jeunesse. Les rossignols y chantent toujours. Nous voici dans l'allée qui mène au château des Poètes. C'est la que fut solennellement jurée la première charte du Félibrige. Cet événement littéraire est ainsi rapporté par Mistral: — Le mot félibre fut adopté, à partir de l'année 1854, par les promoteurs de la renaissance linguistique et littéraire du Midi. Le 21 mai 1854, sept jeunes poètes, Théodore Aubanel, Jean Brunet, Anselme Mathieu, Frédéric Mistral, Joseph Roumanille, Alphonse Tavan et Paul Giéra, amphitryon, se réunirent au castel de Font-Ségugne, près de Châteauneuf-de-Gadagne (Vaucluse), pour concerter dans un banquet d'amis la restauration de la littérature provençale. Au dessert on posa les bases de cette palingénésie, et on chercha un nom pour en désigner les adeptes. On le trouva dans une poésie légendaire que Mistral avait recueillie à Maillane, poésie qui se récite encore en guise de prière dans certaines familles du peuple.

Le mot félibre fut acclamé par les sept convives, l'Armana Prouvençau, organe de la nouvelle école, proposé et fondé dans la même séance, l'Armana prouvençau pèr lou bel an de Diéu 1855, adouba et publica de la man di felibre, annonça à la Provence, au Midi et au monde que les rénovateurs de la littérature provençale s'intitulaient félibres.

C'est le cœur battant et le silence aux lèvres, que l'on pénètre dans le calme paradis qui vit éclore la Renaissance provençale.

La partie ancienne du Château de Font-Ségugne, la plus intéressante, ressemble à la plupart des bastides du Midi confortables et rustiques. On y retrouve le vaste salon où fut donnée en 1865 la grande felibrejado de William Bonaparte Wyse, cet anglais de Provence ou, si l'on aime mieux, ce provençal d'Angleterre; on y remarque quelques meubles anciens, précieux et vénérables, des tableaux et, entre autres reliques, une photographie jaunie, datant d'un demi-siècle, où se groupent les habitués de Font-Ségugne. Mistral, Aubanel n'ont pas

Vingt-cinq ans; on les prendrait pour de charmants collégiens. A leurs côtés, ce sont les frères Giéra, Paul surnommé le félibre ajougui, enjoué, et Jules, le philosophe. Paul mourut à Avignon en 1861 et Jules, il y a deux ans, le jour de la Saint Marc, à Font-Ségugne même. Ce fut un noble penseur et un poète. Il repose au cimetière de Gadagne. C'est sa veuve qui reste aujourd'hui la gardienne pieuse et mélancolique du berceau félibréen. Il était équitable d'évoquer, au cours de ce pèlerinage d'art, la mémoire des frères Giéra qui furent les Mécènes simples et fraternels des fondateurs de la Renaissance provençale. Les modifications actuelles apportées au Castel de Font-Ségugne ont nécessité la démolition de plusieurs chambres qu'on pourrait appeler historiques.

Mistral et Aubanel y couchèrent. Sur les murailles de ces chambres ils écrivirent des vers délicieux. Ces vers ont été sauvés par Mme Jules Giéra et ils figurent parmi les souvenirs de cette demeure célèbre.

De Font-Ségugne, on aperçoit une montagne percée au flanc d'une blessure vermeille. C'est Vaucluse, l'ermitage lyrique et sauvage de l'amour. Aubanel, à l'occasion des fêtes avignonnaises du 5me centenaire de Pétrarque, prononça un discours où il dit, entre autres belles choses: Toute l'histoire de Pétrarque et toute sa gloire sont dans son amour pour Laure, demandez à un pêcheur de l'Isle ou de Vaucluse, à un bouvier de Cabrières, à un pâtre de Vénasque:

— Qui était-ce Pétrarque,

Ils vous répondront:

— C'était l'amant de Laure.

A Font-Ségugne et à Gadagne, demandez à un laboureur ou à une sarcleuse:

— Qui était cet Aubanel,

Ils vous répondront:

— C'était l'amoureux de Zani!

A nous maintenant de demander:

— Qui était cette Zani ?

Aux premiers jours du Félibrige, alors que les poètes provençaux ne possédaient point encore de reine officiellement couronnée, une jeune fille vivait à Font-Ségugne, brune, pâle, le front encadré de cheveux noirs, le visage éclairé par de magnifiques yeux d'Andalouse. La première fois qu'Aubanel la vit, elle portait une robe grenat. Cette couleur qui seyait si bien à la douço virginello fit monter aux lèvres du poète la saveur d'un des plus beaux fruits d'Espagne et de Provence: la miougrano, la grenade.

Et désormais cette mióugrano devint l'emblème mystérieux de son génie et de son amour. Zani, de son vrai nom Jenny Manivet, était l'intime amie de Mles Joséphine et Clarisse Giéra, les charmantes sœurs des amphitryons du félibrige. Les jeunes enthousiasmes de Mistral, Anselme Mathieu, Tavan, voltigeaient autour de la délicate et intelligente jeune fille. Aubanel lui, s'enflamma comme un escandihoun une étincelle, et cet escandihoun ne s'éteignit qu'avec la vie du poète.

Hélas! l'histoire de Zani est bien mélancolique. Elle débute dans les guirlandes d'aubépine de Font-Ségugne, se poursuit, durant trois années, parmi les hommages et le pur encens des poètes, pour se terminer chez les religieuses de Saint-Vincent-de-Paul. Le bonheur effaroucha l'âme de Zani, la soif de sacrifice qui la dévorait finit par triompher d'elle. Sa vocation l'emporta; elle broya son cœur et le cœur de tous ses amis; celui d'Aubanel devint alors cette mióugrano entreduberto, cette grenade entr'ouverte, dont les rubis saigneront toujours, comme des gouttes de sang, au soleil.

Le départ de Zani eut lieu le 23 avril 1854. Il est raconté minute par minute, dans le journal intime d'Aubanel, avec la précision d'un instantané photographique et une intensité d'émotion qui arrache l'âme. Zani qui, par un entier renoncement d'elle-même, ne laissait de souvenir à personne, ne put résister à la prière suprême de son poète; elle lui donna son chapelet et disparut. Alors celui-ci abandonné de sa bello amourousido, épanche une harmonieuse et incomparable douleur dans ses lettres, à travers la solitude des bois, le long du Rhône, et surtout dans cet émouvant libre de l'amour qui compose la première partie de la Mióugrano entreduberto.

*O bello amigo, aro, ounte soun
Tant de brande e tant de cansoun,*

Hélas! qu'est Font-Ségugne maintenant, Tout est vide, tout est muet, tout est désert pour moi! — Je vais, je cherche, j'appelle, j'écoute, j'attends!... Elle ne va plus dans les allées et dans les bois, toujours un peu triste, et pourtant souriante par bonté de cœur, regardant le soleil se coucher et tantôt la lune se lever, pleine et ronde, sur la montagne de Vaucluse, et tantôt la nuit venir; — quand elle me donnait le bras, comme à un enfant; que la brise soufflait, la bise d'automne, et que, pour que je n'eusse pas froid, elle me serrait les mains dans son châle, bonne Jenny!...

Le cœur tout gonflé de réminiscences felibréennes, en ce mois de mai qui vit s'épanouir, il y aura bientôt un demi-siècle, les premières roses de la Renaissance provençale; au milieu des branches qui débordent de toutes les haies, au chant des rossignols qui luttent de perles et de vocalises avec les ruisselets et les brises, au milieu de ce printemps qui répond aux mélancolies d'Aubanel par un redoublement de sève, de jeunesse, de parfum, c'est Zani plus que Mireille, plus que la Reine Jeanne, plus que la fée Esterelle, plus que Laure, plus que toutes les grandes amoureuses de l'épopée provençale, qui hante mon cerveau et bouleverse mon cœur. Et Zani, pourtant, n'est plus là. Zani a tout fui: l'amour, le bonheur, la gloire; Zani n'a voulu être que la servante des pauvres.

Après son noviciat au couvent de Paris, elle dirige à Bourg-Argental une école de fillettes. Plus tard, elle soigne les malades à l'hôpital Necker à Paris, plus tard on l'envoie à Galatz... Oh! c'est alors que les dernières fibres de courage qui tenaient au cœur d'Aubanel éclatent et que sa douleur a les brûlures d'un fer rouge. Zani, ou plutôt la sœur Julie, passe à Avignon avant de prendre le paquebot à Marseille. Aubanel n'a point la force de la revoir.

... Avignon me tombe dessus. Si je me mets sur la porte, je me dis: Elle a passé là devant, et ça me tue.

Zani prend la mer. On dit qu'elle était pâle, résignée et triste, son poète la suit du cœur.

*D'erso en erso, sus l'aigo amaro,
coume un cadabre i mar jita,
En pantai me laisse empourta
I pèd d'aquelo que m'èi caro,
D'erso en erso, sus l'aigo amaro...*

Le paquebot emporte Zani...

Les années s'écoulent. Le Félibrige pousse, grandit, remplit le monde de sa renommée. Aubanel jamais n'oublie; et toujours la Mióugrano entreduberto saigne par les mile rubis de son fruit d'amour... Zani meurt la même année que son chantre.

Et voilà que la pauvre exilée, la douce et chaste sacrifiée, celle-la qui crut s'anéantir toute entière dans son sacrifice, revit au coeur des poètes dans ce beau mois, dans ce mélodieux anniversaire du 21 mai; et voilà qu'aujourd'hui elle apparaît plus douce, plus belle que jamais, dans ce paradis de Font-Ségugne, dont elle fut la fée adorée et charmante.

La cornette des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, tant de fois comparée à de blanches ailes, voltige dans l'air immaculé qui nous environne. Elle a réellement traversé les mers; elle est réellement devenue une colombe; et tenez, voilà qu'elle se pose avec un frisson filial sur un perron, à la place même où se trouvait la chambrette de Zani. Quel silence, quels parfums, qu'elle émotion! Mais ne semble-t-il pas qu'une voix parle ici et gémit encore, Oui, c'est l'âme du poète qui vient relire le testament de son amour, daté du 21 mai 1855.

*O chambreto, chambreto,
Siès pichoto, segur, mai que de souveni!*

*Quand passe toun lindau, me dise: — Van veni!
Me sèmbla de vous vèire, o bèlli jouveineto,
Tu, pauro Julia, tu, pecaire! Zani.
E pamens, es fini!*

*Dins aquelo chambreto, ah! vendrés plus dourmi!
O Julia, siés morto! O Zani, siés mounjeto!*

Nous nous approchons de la balustrade, la colombe s'envole. Les rossignols chantent partout, et, là bas, dans les splendeurs qui baignent l'horizon, Vaucluse étale sa blessure vermeille sous l'adieu du soleil couchant.

Le jour tombe; les sentiers s'emplissent de mystère; la plus faible parole, le moindre heurt de pas éveille dans nos cœurs un frisson. L'or mourant de la lumière fuse entre les pins, dont les branches ne sont plus que des taches d'encre sur le ciel. Les rossignols chantent toujours. On entend une eau invisible s'égoutter dans des bassins voilés de ramure. C'est bien le moment d'une félibrée intime. Le gérant de Font-Ségugne, M. Hippolyte Vatton, qui fut, durant dix années, le secrétaire du philosophe Jules Giéra, nous accompagne. C'est un poète aussi, combien spontané, délicat et sensible. On lui demande des vers provençaux; alors tout simplement il vous en dit, un peu intimidé sans doute, par la présence d'Alphonse Tavan, qu'il appelle son maître, et au souvenir des bardes incomparables qui chantèrent en ces lieux, à l'unisson des rossignols. Mais sa poésie n'a rien de commun avec les lignes savamment ou ridiculement rythmées des poétaillons des grandes villes; elle est fraîche, naturelle, elle a une saveur, une limpidité d'eau de source; on sent bien qu'elle ne sortit pas de l'atelier d'un artisan ès-lettres, mais d'une âme intacte et débordante.

Cette poésie eut quelque bonne raison de jaillir, elle est le cri de la reconnaissance, l'expression de la foi religieuse, elle rappelle une souffrance vraiment soufferte et non pas le déplaisir élégant d'un poète qui se plaint d'un pli de rose dans son sommeil.

Comme la nuit est venue, il nous faut partir. Nous traversons l'allée qui précède la maison de Font-Ségugue. Je fais mentalement des adieux émus aux beaux arbres qu'aima tant Aubanel, aux cyprès qui s'élancent, rigides, entre les chênes légers et les platanes souples emperlés de rosée. Tout est silence, comme en un champ de repos et de discret bonheur. Seuls, les peupliers font frissonner leurs branches extrêmes au-dessus des lianes où des lévriers et des dogues de pierre sont enfouis. Il me semble, par moments, que la robe de Zani flotte dans une allée et que ses petits pieds viennent y froisser les herbes. Les rossignols chantent toujours. Nous regagnons les rues dégringolantes de Gadagne. Je laisse le félibre Tavan devant sa maisonnette aux volets verts. Hippolyte Vatton m'accompagne jusqu'à la petite gare du pays, en bas, à travers des prairies humides, dont l'haleine s'exale, suave.

Il me dit ses joies paisibles, ses peines et ses travaux. Hippolyte Vatton, à vingt-huit ans, tenait encor la charrue; il gère, à présent Font-Ségugne. Si jamais cet intime éden de fleurs et de grands arbres devient le Panthéon rustique et mélodieux des gloires félibréennes, Hippolyte Vatton est tout désigné pour en être le pieux gardien.

Elzéard Rougier

* * *

© CIEL d'OC – Abriéu 2003